

des lieux qui les avaient vu naître et grandir ; il leur en coûtait de quitter leurs parents, leurs amis d'enfance et ces bons voisins avec lesquels ils avaient passé des jours de joie et de bonheur ; de ne plus se réunir dans la vieille église si pleine pour eux de religieux souvenirs ; il leur en coûtait de se condamner à n'avoir plus sous leurs yeux ce clocher de la paroisse qui toujours fait battre de joie le cœur catholique du Canadien, et puis de ne plus voir

De St Laurent le majestueux cours.

Aussi, quoiqu'ils ne dussent point passer les frontières de leur patrie chérie, il leur semblait partir pour l'exil ; c'est que

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée,
a dit avec raison un poète.

Mais le temps était arrié où les Canadiens, instruits à l'école de l'indigence et répétant ce cri d'un patriotique appel "EMPARONS-NOUS DU SOL" devaient quitter du *St. Laurent* les rivages si beaux et aller fonder comme une nouvelle colonie au sein même du Canada, disputant à l'étranger une terre dont la possession leur est acquise à tant de titres. Ils partirent donc, les larmes aux yeux, mais l'espoir dans le cœur. Pour fixer leurs premiers établissements, ils choisirent les bords riants de cette branche de la rivière Nicolet qui arrose Stanfold et Arthabaska. Ils ne pouvaient s'arrêter sur un sol plus riche que celui des pointes étendues que forme cette rivière dans son cours irrégulier. Rien ne rappelle mieux au fidèle ami de St. Joachim le souvenir des champs fertiles qu'arrose la Friponne, que les bords enchantés de la rivière Nicolet serpentant entre une double rangée d'ormes que la hache du colon n'a pas encore osé frapper.

Le nombre des colons fut petit d'abord, car il fallait une intrépidité plus qu'ordinaire pour aller s'enfoncer ainsi dans les bois, sans issue pendant près de huit mois de l'année. Cependant dès le premier printemps plusieurs arpents de terre furent ensemencés, et, l'automne arrivant, la terre paya avec usure ce qu'on lui avait confié : sa fécondité tenait du prodige. Cet heureux résultat de la première récolte, propre à donner les plus belles espérances, se répandit avec rapidité dans les paroisses du district des Trois-Rivières, au sud du fleuve. Il y eut alors un élan général vers cette région fortunée ; on ne parlait que des *bois francs* : c'était la Californie d'alors. Mais cette découverte devait produire en quelque sorte les mêmes résultats que ceux des mines aurifères des bords de l'Eldorado ; c-à-d, que les *chercheurs* ne devaient obtenir leurs richesses qu'après des privations, des misères et des souffrances presque incroyables.

Pour arriver aux *bois francs*, il fallait

passer une savane de trois lieues qu'il n'était pas possible de franchir autrement qu'à pied pendant près de huit mois de l'année. On ne pouvait la traverser avec des voitures que depuis la fin de décembre au mois d'avril, lorsque le froid avait durci les eaux bourbeuses de ce vaste marais. Les premiers colons avaient frayé un chemin de pied dans lequel ils avaient jeté des branches au moyen desquelles ils se soutenaient au dessus des bourbiers sans fond qu'ils rencontraient à chaque instant. Pour rendre ce sentier praticable aux voitures d'hiver, ils étaient obligés, aux premières neiges, d'aller par corvée de vingt ou trente hommes, battre la neige avec leurs pieds pour la détremper avec l'eau, sans quoi la glace ne se serait pas formée. Cela ne se faisait pas ordinairement sans que plusieurs n'enfonçassent, dans cette eau fangeuse et à demi-gelée, souvent jusqu'aux genoux et jusqu'au milieu du corps. Lorsque deux voitures se rencontraient, les chevaux qui mettaient le pied hors du chemin battu disparaissaient quelquefois dans les ornières d'où on ne les retirait qu'avec des cordes et des leviers : quelques uns de ces pauvres animaux et plusieurs bêtes à cornes y sont même périés. Ce fut là cependant le chemin par lequel pendant onze ans des milliers de colons, hommes, femmes et enfants ont dû passer pour se rendre dans les *bois francs*.

Qui pourrait dire les misères et les souffrances de tout genre qui y furent endurées ? Le cœur saigne au récit qu'en font les premiers habitants de ces contrées.

Joseph Pellerin, de St. Grégoire et J. Bte. Lafond, de la Baie du Febvre, furent les premiers qui eurent le courage d'aller s'établir, le premier à Stanfold dans l'été de 1835 et le second à Somerset dans l'automne de la même année (1835). Ce furent eux qui en abattant le premier arbre pour construire leurs cabanes annoncèrent à cette forêt vierge sa prochaine destruction sous les coups incessamment répétés de la hache des bucherons qui devaient venir sur leurs traces. Les anciens leur auraient élevé des statues : puissent au moins leurs noms, conservés par l'*Abeille*, être longtemps répétés avec reconnaissance !

Cependant le champ était vaste et chacun pouvait se choisir une ample part de cette belle forêt : aussi ne furent-ils pas longtemps seuls. Continuellement et à chaque heure du jour on voyait de nouveaux colons passer la savane pour aller aux *bois francs*. C'était ordinairement pendant l'hiver qu'ils allaient prendre des terres ; ils défrichaient, ensemençaient dans le printemps et ce n'était qu'après leur première récolte

et dans l'hiver suivant qu'ils allaient chercher leurs familles. C'est encore au jourd'hui ce que font généralement ceux qui vont prendre de nouvelles terres dans les townships.

Dès l'année 1840, il y avait déjà une population considérable à Somerset. (En 1843, 1,062 âmes ; aujourd'hui, 2,200 âmes.) Il en était de même à Stanfold et à Arthabaska. La grande majorité de ces nouveaux colons montaient dans les townships, pauvres et sans aucune avance ; c'étaient, pour la plupart, de pauvres journaliers ou des habitants ruinés qui n'apportaient avec eux que les ustensiles de la première nécessité et de maigres provisions pour quelques mois. Plusieurs n'apportaient pour tout ménage que leur hache et leur sac de farine sur le dos. Ils comptaient sur leur travail pour maintenir leur existence et celle de leurs familles ; mais ces familles, souvent nombreuses et consommant sans cesse, avaient bientôt épuisé les provisions et le manque de magasins dans ces premières années ne permettait pas de les renouveler. Aussi la disette était-elle à la porte de leurs cabanes avant que la récolte fût dans la grange. D'ailleurs, quelque abondante que fût cette récolte, le surecroît imprévu de la population faisait qu'elle était toujours épuisée plus tôt qu'on ne l'avait cru, et quand arrivait le printemps, la misère faisait aussi son apparition avec lui. C'était un grand contraste : d'un côté la riante verdure dont les arbres se paraient et la luxuriante fécondité d'un sol qui se couvrait des plus riches moissons rappelaient aux colons le jardin de délices où nos premiers parents

Sous un épais ombrage, aux bords d'une onde pure
Ou des zéphirs légers frémit le doux murmure,
Foulaient un vert gazon parsemé de mille fleurs.

Et de l'autre côté, leur état de misère leur rappelait cet arrêt du Créateur lorsqu'il les chassa du même jardin : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

T. C.

(à continuer.)

L' A B E I L L E .

"Forsan et haec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 19 Février, 1852.

Pour un écolier, l'année se trouve partagée par l'examen d'hiver en deux parties bien tranchées ; c'est pour lui une époque remarquable qu'il redoute encore plus, s'il est possible, qu'il ne la désire. Il y a bien encore, dans le cours de l'année, d'autres petites époques qui viennent tour-à-tour fixer les pensées et qui forment comme le calendrier de l'étudiant ; car c'est d'après elles qu'il tient registre du temps qui s'est écoulé et de celui qui lui reste encore ; mais celles-ci ne sont que secondaires ; elles sont seulement jetées